

signification la plus claire et aussi la plus intéressante du sensationnel événement que nous venons de rapporter.

Enfin faut-il remarquer, — par acquit de conscience, — que le plus funeste esprit préside, dans les classes du Conservatoire, au choix des morceaux...? Certes, les jeunes comédiens n'auront que trop tôt l'occasion d'observer par eux-mêmes que le théâtre et la littérature ne vont pas toujours de pair... N'est-ce point commencer trop tôt à les désenchanter que de leur laisser ignorer toutes les richesses littéraires de notre théâtre classique : quand donc, si ce n'est pour leur concours, auront-ils l'occasion d'étudier Corneille, Molière, Marivaux, Beaumarchais...?

Mais il est vrai que ce n'est point là, à proprement parler, leur affaire.

Gaston RAGEOT.

LES CONCERTS

Concours et Récompenses

La saison musicale s'est achevée comme chaque année par les concours du Conservatoire. Une fois de plus une pluie de récompenses est venue s'abattre sur les concurrents.

C'est d'ailleurs seulement depuis peu d'années que règne cette ère de générosité. Il est actuellement fréquent de voir dans une classe de quinze élèves douze d'entre eux récompensés dont sept par des premiers prix, alors que naguère on en distribuait au plus un ou deux.

Les jurys sont-ils devenus plus indulgents ou les élèves plus émérites?

Il est certain que les classes de notre école nationale sont — du moins les classes instrumentales — d'un excellent niveau, surtout si l'on se base au point de vue purement technique. Presque tous les premiers prix sont de bons exécutants en parfaite possession de leur instrument. Peu cependant sont à leur sortie du Conservatoire de réels artistes et des musiciens dans le sens vaste du mot.

Ne faudrait-il pas faire une distinction entre celui qui détaillera avec précision un concerto et se jouera avec dextérité des embouches dont il est semé, avec celui qui saura nous émouvoir par cette mystérieuse communication existant entre l'auteur, l'interprète et l'auditeur. Enfin est-il désirable — et ceci se rattache à mon dernier article — d'encourager des jeunes gens doués moyennement à se lancer dans la carrière artistique?

Il faut bien le constater, tout en le déplorant, notre siècle est un siècle d'action où les Intellectuels et les Artistes sont des sacrifiés si un grand talent, une vigoureuse opiniâtreté, un esprit constant de lutte ne viennent les soutenir. Ces élèves qui, aujourd'hui, sont sous le coup de la joie de leur premier prix, pourront-ils

d'ici quelques années, faire face à toutes les difficultés de la vie actuelle de par leur instrument? Cinquante sur cent d'entre eux, après avoir végété longtemps, devront l'abandonner et resteront meurtris par une lutte épuisante demeurée sans résultat...

C'est pourquoi il est utile, quoique pénible, de regarder les choses en face sans chercher à s'illusionner, ainsi que je vous le disais récemment par le mot dont la vision devient si souvent un dangereux mirage : l'Art.

Cette vision, ah! que de fois elle s'est présentée à nos yeux. Nous l'avons eue devant l'élève qui, au bout d'années de labeur, ayant obtenu un premier accessit s'accroche encore à l'espoir du premier prix qu'il « peut » avoir l'an prochain et continuera désespérément jusqu'à l'échec final. Nous l'avons eue combien de soirs dans la salle de douze cents places, dont cent à peine sont occupées, alors que l'artiste anxieux, derrière la porte du foyer guette, avant d'entrer en scène les auditeurs qui peut-être vont venir... et qui ne viendront pas. Nous l'avons eue cette vision tragique devant la cantatrice dont la voix naguère remua les foules et qui aujourd'hui, vieillie, usée, veut jusqu'au bout nous offrir sa ruine et sa déchéance.

Tous les drames intimes, composés de désespoirs inexprimés et qui appartiennent à ce que Maeterlinck a magnifiquement nommé « le Tragique quotidien », l'Art nous en offre de fréquents spécimens et il importe de mettre en garde ceux qui un jour peuvent en devenir les héros.

Cependant, par ces réflexions désenchantées, je ne voudrais pas ternir la joie candide des jeunes pléiades qui viennent de sortir triomphantes de l'épreuve attendue avec tant d'angoisse : le Concours.

D'ailleurs lorsque chaque année nous ramène dans la sympathique salle de l'ancien Conservatoire, ne sommes-nous pas nous-mêmes pris par l'atmosphère émue, palpitante et si jeune, émanant de ces êtres qui portent en eux malgré tout l'avenir de l'Art.

Nous vibrons presque autant qu'eux. Quelle émotion lorsqu'un concurrent — qui nous est étranger — ne réussit pas le trait dangereux du morceau de concours. Quel enthousiasme, lorsque l'enfant prodige — il y en a presque toujours un — reçoit la fusée des applaudissements aussitôt coupée par le président du jury. Quel silence frémissant lorsque la délibération finie, le jury rentré dans la salle, on entend, après le tintement de la sonnette, qui pour beaucoup va être un glas, la voix se faisant lente, distincte et solennelle : Appelez Messieurs — ou Mesdemoiselles — X. Y. Z.

Les applaudissements cette fois se donnent libre cours. Mais il y a aussi des cris de fureur, des apostrophes... des sanglots étouffés, sans parler du classique évanouissement et de la mère qui annonce qu'elle ira se plaindre. Se plaindre? Et à qui?

D'ailleurs serait-elle l'objet d'une injustice, admettons qu'un jury ayant entendu dans une journée trente cinq fois le même morceau aurait vraiment des circonstances atténuantes!

Et maintenant les jeunes lauréats vont goûter un repos bien mérité, profitable après l'effort qu'ils ont donné. Puis recommencera pour eux un travail toujours plus ardu; car celui qui croit sa tâche limitée, celui qui ne marche pas vers un but sans cesse plus élevé, celui-là n'est pas digne d'être un des artisans, une des cellules de l'Art resplendissant et infini.

M. LACLOCHE.